

CHARLES BRILL

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LES MISSIONS
PRÉCHÉES PAR LES RÉDEMPTORISTES
EN BELGIQUE FRANCOPHONE DE 1832 À 1850 *

SOMMAIRE

I. - *Les Rédemptoristes en Belgique*. II. - *La Mission et son développement*: 1. Préparation. 2. Les confessions. 3. L'amende honorable. 4. La plantation de la croix. 5. Départ des missionnaires. 6. Les renouvellements de mission. 7. L'opposition aux missions.

Notre confrère, le Père Prudent JANSSENS, archiviste de la Province Belge septentrionale, a publié en 1964 une étude sur les premières missions des Rédemptoristes en Belgique¹.

Depuis, deux Mémoires de licence en Philosophie et Lettres, présentés à l'Université de Louvain², ont approfondi le sujet en le limitant à des aires géographiques bien déterminées. Ces travaux m'ont beaucoup servi.

(*) Ces lignes étaient rédigées quand j'ai pu prendre connaissance de l'ouvrage: *De Kruistocht tegen het Liberalisme — Facetten van het ultramontanisme in de 19e eeuw* — onder redactie van prof. Dr. LAMBERTS, Leuven, Universitaire Pers / Kadoc, Leuven, 1984. La 4ème étude: LAMBERTS E., *Het ultramontanisme, 1830-1913*, pp. 38-63, donne les mêmes conclusions que celles qui sont développées dans mon exposé. Chaque chapitre comporte un résumé en français et en anglais.

¹ P. JANSSENS, *De eerste belgische missies der C.S.S.R.*, dans « *Inter Libros* » nederlands tijdschrift voor theologie en Redemptoristen apostolaat, 1 (1964) 1-17.

² L. GREGOIRE, *Recherches sur les missions paroissiales prêchées par les Rédemptoristes dans le diocèse de Liège de 1833 à 1852*. Université Catholique de Louvain, Faculté de Philosophie et Lettres. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licencié en Philosophie et Lettres: Groupe B2 — Histoire Moderne, 1966. (ronéotypé). M. BONDRANGHIEN, *Les missions paroissiales à Bruxelles et dans les environs (1833-1914)*. Université Catholique de Louvain, Faculté de Philosophie et Lettres. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licencié en Histoire Moderne, 1970. (ronéotypé).

Il faut y ajouter un autre Mémoire présenté pour la licence à l'Université de Gand par Mademoiselle Annick LION³. A vrai dire, ce travail, très bien réalisé, s'occupe des missions prêchées par les Rédemptoristes dans le diocèse de Gand pendant l'entre-deux-guerres, mais il contient des remarques très pénétrantes sur les missions en général.

Je dois remercier également Monsieur Patrick LEFEVRE, attaché au Musée d'Histoire militaire de Bruxelles, licencié en Histoire et préparant, sous la direction du professeur Jan STENGERS, de l'Université de Bruxelles, une thèse de doctorat sur l'arrondissement de Mons⁴: il m'a donné de précieux renseignements sur la situation religieuse et sociale dans cette région.

Enfin le Père DRUART, salésien, qui travaille, sous la direction du Chanoine AUBERT, professeur à Louvain, à une thèse de doctorat sur la restauration des Ordres religieux dans la Belgique indépendante, m'a également fourni des indications intéressantes.

Les « Digesta Chronica » de nos différentes maisons m'ont évidemment aidé. Signalons toutefois que le couvent de Mons, fondé en 1848, ne joue pratiquement aucun rôle dans cette histoire. En cause: le laps de temps très court et surtout l'hostilité du clergé local qui ne confie aucun travail aux Rédemptoristes, pas plus qu'aux Jésuites d'ailleurs.

Disons un mot à propos de la délimitation de la période envisagée: 1832 est l'année d'arrivée des Rédemptoristes en Belgique, et en 1850, nous assistons à une transformation: c'est le début du ministère libéral de Charles Rogier et la fin de l'unionisme, c'est-à-dire de l'entente catholique-libérale scellée immédiatement après l'indépendance. Les libéraux garderont le pouvoir jusqu'en 1884, avec interruption de 1870 à 1878. Ils imposeront au pays une législation scolaire antireligieuse. Mais ceci n'appartient plus à notre exposé.

³ A. LION, *De volksmissie in de tussen-oorlogse periode. De missieactiviteiten van de Redemptoristen in Oost-Vlaanderen*. Rijksuniversiteit Gent. Faculteit van Letteren e Wijsbegeerte, Richting nieuwste Geschiedenis — Licencieverhandeling tot het behalen van de wettelijke graad: licenciaat in de Geschiedenis. Gent, 1984 (photocopié).

⁴ Le Professeur Jean STENGERS, U.L.B. m'a également fourni des renseignements dans son article *L'Eglise en Belgique, doctrine et pratique*, publié dans *Histoire de la laïcité en Belgique*, direction scientifique Hervé Bastin (+), Centre d'Action Laïque. Coll. « Laïcité », 2ème édition revue. U.L.B. 1979. L'article de J. Stengers: pp. 57-77.

I. - LES RÉDEMPTORISTES EN BELGIQUE

Pourquoi et sous quelle influence les Rédemptoristes sont-ils venus en Belgique? Saint Alphonse n'était pas un inconnu en Belgique. Sa morale avait déjà pénétré dans l'enseignement de plusieurs séminaires. On trouvait la doctrine de notre fondateur plus humaine, moins intransigeante que celle dispensée jusqu'alors. Les prêtres étaient souvent formés dans l'esprit d'un certain jansénisme. Jansénius, ne l'oublions pas, avait été évêque d'Ypres. La morale de saint Alphonse, rédigée par un pasteur qui avait une pratique du confessionnal tout pétrie d'indulgence, représentait pour beaucoup de prêtres une véritable libération.

L'abbé Hannecart, curé de Rumillies, avait entendu parler de saint Alphonse et de sa Congrégation. Il avait lu ses livres de morale et d'ascétisme. Mais sa Congrégation existait-elle encore, n'avait-elle pas péri pendant les guerres de la Révolution et l'occupation de Rome par Napoléon? Il avait parmi ses paroissiens le comte et la comtesse de Robiano, née princesse de Stolberg. Elle correspondait avec sa mère qui habitait Vienne et connaissait les Rédemptoristes: le prestige de saint Clément-Marie Hofbauer était grand à Vienne.

Depuis 1820, l'Institut jouissait de l'autorisation légale, encore que très précaire. Les Rédemptoristes s'étaient établis également en Alsace (Bischenberg et Trois-Épis) et en Suisse. Mais ces fondations pourraient-elles durer? Ne devait-on pas craindre, pour ce qui concernait l'Alsace, un caprice du gouvernement de la Monarchie de Juillet en réaction contre la Restauration jugée trop cléricale et conservatrice?

L'offre qui venait de Belgique trouva un écho favorable chez le Père Passerat, successeur du Père Hofbauer en tant que supérieur des Rédemptoristes transalpins. Ceci, d'autant plus que la jeune nation belge était à l'avant-plan de l'actualité internationale. En 1830, elle s'était séparée de la Hollande, première faille dans l'organisation créée par le Congrès de Vienne. Le Congrès national avait donné au pays une Constitution qui faisait l'admiration des civilistes. Elle était très favorable à la religion: liberté de conscience absolue, personne ne peut être inquiété à cause de ses opinions philosophiques ou religieuses, l'exercice de la religion, même public, est libre, du moment qu'il reste dans les limites de la Loi, l'enseignement est libre, la liberté d'association est complète, les traitements des ministres du culte sont à la charge de l'Etat. La correspondance avec Rome n'est soumise à aucune réserve. En bref, l'Etat s'interdit toute immixtion dans

les affaires religieuses. Alors, pourquoi ne pas se diriger vers cet Eldorado religieux?

Certes, la paix n'est pas encore faite avec la Hollande. Les Belges se sont choisis un roi en la personne du prince Léopold de Saxe-Cobourg Gotha, ancien officier ayant servi dans les armées confédérées contre Napoléon. Il avait épousé la princesse Charlotte, héritière du trône d'Angleterre, morte après un an de mariage, et il continua à résider à Londres. Dès son avènement, il usera de son grand prestige auprès des puissances « bien pensantes » de l'Europe conservatrice pour faire ratifier l'indépendance de notre pays. Après l'intervention d'un corps français commandé par le maréchal Gérard, les dernières troupes hollandaises du général Chassé (au nom prédestiné!) quittèrent la Belgique. Mais il faudra attendre le traité du 19 avril 1839 pour que la Hollande s'incline. Nous dûmes payer l'arrangement par des cessions importantes de territoire: une partie du Limbourg et la plus grande partie du Luxembourg, devenue le Grand Duché de Luxembourg.

Si la plus grande partie de la population était pratiquante, il y avait, même parmi ces derniers, quantité de gens qui étaient libéraux modérés, amis de la tolérance, ennemis de ce qu'on appellerait plus tard le « triomphalisme ». Même à la Chambre, après des débats parfois quelque peu houleux, les adversaires politiques se retrouvaient à la buvette et riaient de bon coeur des invectives qu'ils s'étaient lancées pendant la séance. Mais c'est là sans doute une pratique de tous les temps. Plus près de nous, un député libéral, dont on disait qu'il était maçon, invitait dans sa somptueuse villa du littoral un Père Dominicain, sénateur du royaume, et le chef de file du parti socialiste afin de trouver des compromis... tout en profitant du bon air marin. On cite aussi le cas d'un maieur socialiste qui se faisait accompagner du curé pour aller choisir avec lui des crucifix destinés à l'école communale. Il fallait, disait-il, acheter non pas du bon marché, mais quelque chose qui soit vraiment beau.

Mais il y avait aussi des libéraux d'une autre espèce, souvent francs-maçons, influencés par l'esprit de la philosophie de Voltaire et de Rousseau, avec quelques bribes de Kant. Un clan assez hostile à l'Eglise, c'est le corps des officiers. Il le restera jusqu'à la Grande guerre. Les catholiques sont opposés à toute augmentation du budget de la défense nationale; le nombre des officiers catholiques est très restreint. La Belgique est neutre, son indépendance est garantie par ses voisins: alors, pourquoi réarmer? En 1914, beaucoup de chefs des grandes unités sont des athées: Leman, Bernheim...

Cela explique l'hostilité de la garnison de Venlo, encore belge au moment de la mission que les Rédemptoristes y prêchèrent. Les missionnaires auraient peut-être dû tenir compte de ces particularités. Ils avaient été formés dans des scolasticats trop fermés aux idées d'alors, propagées par les philosophes anglais et français. Plus que probablement ont-ils une mentalité appelée plus tard « ultramontaine ». Dans ces conditions, toutes ces tendances opposées sont considérées par les Pères comme indéfendables, d'autant plus que les premiers missionnaires sont des étrangers qui ne connaissent pas la mentalité « belge » parfois frondeuse. Nos premiers confrères s'adressent à des catholiques pratiquants, contents de pouvoir pratiquer leur religion sans contrainte après les oppressions française et hollandaise. Les sermons des Rédemptoristes les enthousiasmaient. Il s'est probablement passé chez nous le même phénomène qui est signalé dans la vie de saint Clément Hofbauer. Un rapport de la police politique de Vienne s'étonne du succès de ses prédications: il prêche mal, il n'a pas su se débarrasser de l'accent de son terroir (Moravie), il ne dit que des choses simples... Or, c'est en cela que réside le succès des Rédemptoristes: ils prêchent le Christ crucifié, la Sainte Vierge. On est loin du Catéchisme impérial rendu obligatoire par Napoléon. Les Rédemptoristes réveillent les fibres religieuses enfouies parfois dans le subconscient. Les populations se retrouvent chrétiennes, heureuses d'être ensemble dans la confession de leur Foi. Le Père HÄRING a montré le côté sociologique de la pratique de la religion⁵. Elle doit pouvoir s'exprimer en public. La sensibilité religieuse déclenchait chez les auditeurs un grand enthousiasme, une mentalité, un zèle de néophyte. Cela déplaisait à certains libéraux, d'autant plus que les missionnaires mettaient les fidèles en garde contre la mentalité ambiante. Mais, à vrai dire, ce sont là des hypothèses, car le contenu des sermons incriminés n'est pas connu: il n'y avait pas de magnétophones! Certains faits donnaient sur les nerfs des libéraux, même catholiques pratiquants. Rappelons-nous l'encyclique « *Mirari vos* » de Grégoire XVI en 1832 qui condamnait les libertés modernes. Les Libéraux y virent une condamnation de notre Constitution. Il faudra l'intervention de Pie IX déclarant que tous les Belges peuvent l'accepter en toute tranquillité de conscience. Beaucoup de catholiques intransigeants refusèrent cependant le point de vue du Pape. Les Libéraux, eux, ne se décidèrent qu'au moment de la guerre sco-

⁵ B. HÄRING, *Macht und Ohnmacht der Religion*, traduit en français: *Force et Faiblesse de la Religion*, Tournai, 1965.

laire en 1874 à se déclarer franchement Libéraux, ennemis de l'Église, ou à regagner le parti Conservateur (catholique). De l'avis d'un historien, la guerre scolaire marque une date importante dans la vie politique belge. Pour un catholique qui se voulait pratiquant, à ce moment il était en fait impossible de rester libéral, du moins chez les chefs. Ajoutons que la restauration de l'Université catholique, à Malines d'abord (1834), à Louvain ensuite (1835), suscita le mécontentement des Libéraux.

II. - LA MISSION ET SON DÉVELOPPEMENT

Nous en venons à l'objet de notre enquête. La première question à poser est celle-ci: Qu'est-ce qu'une mission?

Retenons la réponse du Père Dantine, grand prédicateur de la province des Dominicains francophones de Belgique: « La mission, c'est la mobilisation spirituelle de la paroisse par la prédication de prêtres étrangers. Son but est donc d'instruire les fidèles et de convertir les pécheurs; aussi la confession est elle primordiale »⁶.

Dans certaines paroisses, cela se confondait au début avec des prédications occasionnelles: stations de carême ou autres travaux de ce genre. Jamais les Rédemptoristes n'acceptaient pareille substitution. La mission supposait une autre technique. D'ailleurs l'autorité ecclésiastique mettait l'accent sur la nécessité d'une distinction. Le Cardinal DECHAMPS, rédemptoriste, archevêque de Malines de 1867 à 1883, déclare: « Les exercices de la mission doivent être prêchés pendant 10 ou 15 jours, suivant les nécessités. Les exercices moins prolongés sont toujours utiles, mais ils ne portent leurs fruits que dans les paroisses qui ont déjà goûté les fruits de la mission. Un an après, doit avoir lieu le renouvellement de la mission ».

Quelle fut la méthode employée, la stratégie utilisée? Quand nos Pères arrivèrent en Belgique, ils apportaient avec eux le schéma proposé par saint Alphonse. Il avait déjà été modifié en Alsace où les Rédemptoristes avaient fondé un couvent au Bischenberg en 1820. Nos missionnaires avaient compris que la mentalité napolitaine diffère très fort de celle des pays transalpins.

La première mission fut prêchée à Rosheim en 1825. Les archives provinciales et générales font état des modifications impor-

⁶ G. DANTINE, *Une problématique des missions, dans Les Missions paroissiales*, Liège, 1947, cité par M. Bondranghien, p. 1.

tantes apportées au schéma alphonisien. Le Père Springer, ressortissant autrichien, avait suivi les exercices d'une mission dirigée par des Rédemptoristes napolitains. Il assista à la mission de Haguenau, vit qu'il fallait éviter le spectaculaire cher aux Méridionaux, par exemple certaines cérémonies propres à ne susciter qu'une émotion superficielle. Ce sera ce qu'on a appelé le schéma alsacien. Mais il fallait garder l'essentiel de l'idée missionnaire de saint Alphonse.

Pour notre Fondateur, l'idée centrale de la mission doit être l'amour de Dieu. Dieu appelle l'homme à y correspondre. Cet amour réciproque se vit dès cette vie et culminera dans l'éternité. Dieu y apporte son sceau en attirant l'homme après sa mort en lui faisant partager son bonheur éternel. Cet amour, il importe de le vivre dès cette terre. Il faut donc susciter le repentir pour les fautes commises. On a dit que le grand moyen était la crainte du châtement éternel...

Que fit-on en Belgique? Le Père von Held, autrichien, envoyé en Belgique comme supérieur, s'arrêta au Bischenberg où il entendit parler des modifications introduites par les Pères alsaciens. En Belgique, au début, on se contenta de prêcher suivant ce schéma. Ce fut le cas pour la mission de Wittem en 1833. Cependant, déjà des divergences se faisaient jour: 17 sermons reflétaient les thèmes chers à nos confrères du Bischenberg, mais apparaissait aussi l'importance donnée à la confession, traitée sous trois aspects en trois sermons différents. Peut-être était-ce dû au caractère presque régional de certaines missions qui attiraient les gens de plusieurs localités à la ronde... D'autres divergences encore: l'amende honorable était prêchée suivant des conceptions différentes. Tandis que les Alsaciens l'introduisaient par un sermon sur les souffrances du Christ, le Père von Held et ses confrères de nos contrées prêchaient sur le thème de la communion indigne et de la conscience sacrilège. Pendant un certain temps, les Pères belges reviendront à l'exemple alsacien, mais bien vite — ce fut le cas à Verviers — ils reprendront la première méthode.

Il y eut momentanément un sermon très curieux, pour ne pas dire plus. On le prêcha à Wittem et à Verviers. On ne le trouve ni dans le schéma napolitain ni dans le schéma alsacien: c'est celui « sur le petit nombre des élus ».

Comment expliquer cette « curiosité »? Un saint prêtre, le curé de Thildonck, entre Louvain et Malines, avait commencé à prêcher des missions avec un petit groupe de confrères diocésains. Ils avaient introduit cette instruction. Caractère janséniste de certains

prêtres belges? Sans doute. Inutile de dire que ce sujet allait à l'encontre de la tradition catholique et en particulier de la doctrine de saint Alphonse qui insiste sur la possibilité pour tout homme de faire son salut. Les Rédemptoristes durent s'en apercevoir très vite, mais la tradition était fortement ancrée en Belgique. Mabillon avait propagé ces idées par son « Petit Carême » publié à Paris en 1748. Une traduction flamande avait paru à Bruges en 1784. Il existait donc une tradition jansénisante dans nos séminaires. Elle disparaîtra au fur et à mesure que la morale alphonstienne s'imposera. Mais cela prouve aussi l'indépendance des Rédemptoristes: à partir de 1836, on ne trouve plus aucune trace de ce thème.

Pour illustrer cette tendance jansénisante, il suffit de rappeler qu'il existe encore en Belgique, dans la région de Hal, une petite communauté de dissidents, un millier d'adeptes peut-être, les Stévenistes⁷. Ils ont refusé la hiérarchie nommée par le Pape lors du concordat avec Napoléon. On dit des Stévenistes qu'ils sont très pieux, très austères de moeurs. Probablement, sont-ils encore un reflet de ce jansénisme pratique.

On en arriva finalement au schéma rédemptoriste, fidèle à l'esprit de saint Alphonse, en tenant compte de la mentalité de nos populations.

Voici grosso modo les principaux thèmes abordés dans les sermons répartis sur 15 jours: le salut, la destinée de l'homme, la nécessité de la confession générale dans certaines circonstances, intégrité de la confession, les fréquentations, le prix de l'âme, la contrition, l'amour du prochain, le péché mortel, la mort, l'enfer, l'impureté, les devoirs des enfants, la plantation de la Croix, la persévérance (clôture). Ces sermons étaient traités au cours de la cérémonie du soir. Si la mission ne durait que 10 jours, certains sermons tombaient d'après les circonstances. En bref, bien des analogies avec les thèmes de nos confrères d'Alsace, mais des divergences notoires.

Des modifications de détail seront apportées dans la suite au cours de réunions de missionnaires (« académies de missions »). En

⁷ A propos des Stévenistes: Ce nom leur vient de Corneille STEVENS, vicaire général de Namur, célèbre par ses défis lancés au préfet français Perès qu'il aimait ridiculiser pour diminuer son influence auprès de la population de Namur. Il composa plusieurs écrits contre les « Articles organiques » imposés par Napoléon à l'Eglise de France et des pays annexés.

En fait, Stevens rentra dans l'Eglise en 1821. Quant à ses adhérents, ils seraient encore un millier dans la région de Hal. Grâce à l'apostolat de Monseigneur MOREL, scheutiste et ancien archevêque de Pékin, rentré en Belgique après son expulsion par les communistes, beaucoup revinrent à l'obéissance. Les Stévenistes sont le pendant belge de la « Petite Eglise de France ».

1844, une session de recteurs tentera de coordonner le tout... Il en sera de même à d'autres réunions insistant sur certains points particuliers: ne pas se mêler de politique, les missionnaires devront continuer leur vie religieuse même en mission, ils ne pourront pas manger avec le curé, on lira pendant les repas, ils n'accepteront pas de plats trop recherchés, etc. Inutile de dire que plusieurs de ces prescriptions s'avèrent inapplicables dans la vie courante. Enfin, on institue le « Supérieur de mission » qui sera la cheville ouvrière et le modérateur de toute l'équipe.

La réunion de Liège en 1844 groupait, outre les recteurs, un Père de chaque communauté, considéré comme le plus compétent. Pas de changements substantiels, mais un autre ordre dans les matières à traiter. Cela fut codifié en 80 pages dans *Dispositions diverses pour les missionnaires C.Ss.R. de la Province belge*. Tout était réglé avec beaucoup de soin. Un horaire était établi qui organisait trois temps forts: la méditation du matin, l'instruction pendant la grand-messe du jour, et le sermon du soir. Au début, l'exercice du matin, pendant une première messe, était mis en rapport avec le sermon du soir précédent; venait ensuite une deuxième messe agrémentée de cantiques.

Ceci ne dura qu'un temps. Bientôt l'exercice du matin ne fera plus référence au sermon de la veille, il ne pourra dépasser la demi-heure, l'instruction de la grand-messe n'excédera pas 3/4 h. et le sermon du soir durera 1h.15. L'horaire des cérémonies était adapté au rythme des auditeurs, cultivateurs en majeure partie, car en dehors des villes, de la région liégeoise et du Hainaut, l'industrie était encore peu développée. L'exercice du matin avait lieu habituellement vers 5h.30, le sermon entre 5 et 7 h. et la cérémonie durait parfois deux heures. Il faut reconnaître le mérite des braves gens qui, après des journées de travail de 10 heures et parfois plus, venaient écouter le prédicateur du soir... dans des églises mal éclairées, non chauffées et relativement loin de leurs demeures. A cette époque évidemment, il est inutile de le souligner: ni vélos ni voitures!

Comme le but de la mission était de convertir, on organisait aussi des réunions particulières, le plus souvent pendant les renouvellements et aux moments les plus favorables de la journée. Alors les missionnaires pouvaient parler d'une façon plus directe.

Pendant ce qu'on pouvait appeler leurs temps libres, les Pères vauquaient à leurs exercices de piété et préparaient leurs sermons.

La besogne la plus éprouvante était les confessions. La prédication était épuisante, bien sûr, mais que dire des interminables séances de confessions! On commençait parfois à 4h.30 du matin...

jusqu'à minuit selon les circonstances, avec une interruption à l'heure de midi. Il fallait être attentif, encourageant, patient: une partie importante de la population était analphabète (l'instruction ne sera obligatoire qu'en 1914). Il s'agissait de ne pas éteindre la petite flamme qui venait de se ranimer.

1. Préparation

La mission était précédée d'une préparation laissée à l'initiative et à l'appréciation du curé: octave, neuvaine de messes en l'honneur de la Sainte Vierge ou du Saint Esprit, récitation quotidienne et commune du chapelet afin d'attirer les bénédictions de Marie.

Il fallait faire comprendre l'opportunité de la mission: beaucoup, plus ou moins séduits par les idées libérales, restaient méfiants, voire opposés; ce qui se voyait davantage encore chez les non-croyants, les libres penseurs et même chez les libéraux pratiquants. Nous avons déjà dit un mot à ce sujet; nous en reparlerons.

Outre la préparation spirituelle, il fallait prendre des dispositions spéciales pour son organisation matérielle: décoration de l'église, confessionnaux supplémentaires, etc. Il fallait enfin demander à l'évêque quels étaient les pouvoirs juridictionnels spéciaux dont disposaient les missionnaires en vue des confessions.

L'ouverture de la mission se passait toujours en fin d'après-midi. Parfois les autorités civiles y participaient, surtout quand la majorité du conseil communal était catholique. Cette démarche n'était pas vue d'un bon oeil par les opposants politiques, même les libéraux modérés. Ne parlons pas des « doctrinaires » proches de la franc-maçonnerie.

2. Les confessions

On ne se confessait pas souvent à cette époque. En conséquence, il n'était guère possible d'aborder les confessions qu'après quelques jours de prédication. Cela était du reste expressément prévu par les statuts de 1844: les enfants à partir du 3ème jour, les adultes à partir du 4ème. Les pénitents avaient ainsi l'occasion d'entendre au préalable quelques vérités fondamentales. Comme je l'ai dit, la confession jouait un grand rôle dans le déroulement de la mission dont le but était le retour à Dieu.

Une seule fois, au cours d'un renouvellement à Oleye en 1844,

on commença les confessions dès le premier jour à cause des ouvriers absents toute la semaine. On fut obligé de différer l'absolution de certains pénitents. Des jeunes gens se fâchèrent, refusèrent de participer aux exercices et composèrent même des chansonnettes un peu gaillardes. Pareille pratique était chose courante ici ou là lors de certains événements.

Ce qui augmentait le nombre des confessions, surtout aux débuts de la Belgique indépendante et heureuse de la liberté religieuse absolue, c'était le fait que beaucoup de paroissiens des localités voisines participaient à la mission: véritables missions régionales sans en porter le nom. On veilla bien vite à ce que priorité soit assurée aux fidèles de la paroisse.

Il fallait batailler pour faire respecter un certain ordre, vainement parfois! Sympathique « tumulte » où des étrangers, venus de loin pour profiter de ce moment de grâce, ne tenaient guère compte du règlement. Il fallait d'ailleurs du courage et de l'abnégation pour attendre son tour dans le froid. L'exemple venait parfois d'en haut. On raconte que le curé émérite d'Oteppe, qui résidait dans le village, se fit conduire à l'église et, tout paralysé qu'il était, prit sagement sa place parmi les pénitents.

Parfois les Pères se faisaient aider par le clergé de l'endroit ou des villages voisins. Était-ce une bonne mesure? Le grand nombre de pénitents la justifiait. Mais cela comportait aussi un inconvénient: le manque d'unité de « jurisprudence », pourrions-nous dire, dans la solution des cas à traiter.

Le Père Maurice De Meulemeester, dans une étude très fouillée⁸, a montré que l'enseignement moral de saint Alphonse ne fut introduit dans les séminaires que vers 1830. Jusqu'alors la pratique pénitentielle était fortement marquée par un jansénisme pratique. Jansénius, nous l'avons dit, est un homme de notre pays: il n'est pas étonnant dès lors que ses idées, même condamnées, aient laissé des traces chez nous. Or, la doctrine de saint Alphonse, « il più mite dei moralisti », présentait une morale plus humaine, tenant mieux compte de la complexité d'un acte humain, des circonstances concrètes dans lesquelles il avait été posé. Il est bon de le faire remarquer, car, en Belgique, on nous appelait parfois « Rédemptoterroristes », on disait que nous faisons de bonnes affaires avec l'enfer que nous décrivions comme si nous y avions été.

⁸ M. DE MEULEMEESTER, *Introduction de la Théologie morale de saint Alphonse de Liguori en Belgique*, dans *Ephemerides theologicae lovanienses*, 16 (1939) 468-484.

D'autre part, cette présence de prêtres étrangers à la paroisse comportait un avantage: ils voyaient de près une mission, dans sa réalité bien concrète. Beaucoup d'entre eux ignoraient même l'existence de la Congrégation: les communications n'étaient pas aisées, les journaux peu répandus, et... nous venions à peine d'arriver en Belgique.

Les Pères organisèrent des réunions de prêtres où l'on s'entendit en vue d'une conduite commune.

3. *L'amende honorable*

On attachait une grande importance à cette cérémonie. Elle devait insuffler aux auditeurs le sentiment de contrition et la volonté de pénitence.

Le Saint Sacrement était exposé sur une table à l'entrée du chœur. Après quelques minutes, le prédicateur interrompait son sermon, se tournait vers le Saint Sacrement et interpellait son auditoire: « Pécheurs, voilà Jésus Christ, le reconnaissez-vous? ». A ces mots, le peuple se mettait à genoux; beaucoup pleuraient. A la fin de la cérémonie, on donnait la bénédiction et le prêtre proposait la réconciliation générale avec le Seigneur et avec le prochain. C'est qu'il existait parfois dans les villages des inimitiés et des haines qui remontaient très haut. Si les crimes, comme en Italie et en Corse, étaient rares, les rancunes n'en étaient pas moins tenaces. Ne croyons pas que l'émotion décrite par les chroniqueurs et les journalistes fût exagérée. Certes, il faut tenir compte du genre littéraire, mais il est bien certain que cette émotion était sincère: après tout, les gens étaient des croyants. A Saint-Georges-sur-Meuse, en 1837, il fallut la voix de stentor du Père Bernard Hafkenscheid pour dominer les pleurs de l'assemblée. Mais cela pouvait aller si loin que les supérieurs durent veiller à ce que les cérémonies ne dégénéraient pas en comédie.

4. *La plantation de la croix*

Elle se faisait en général peu avant la clôture, tout en étant considérée comme l'acte final, la conclusion normale et nécessaire des efforts des missionnaires. Il fallait frapper un dernier coup, le plus fort, le plus décisif. C'était la cérémonie par excellence, du moins au point de vue spectaculaire: il fallait qu'elle restât gravée dans les

mémoires. Pour cette raison, elle tient une grande place dans les comptes rendus. La sociologie de la religion fait remarquer que les croyances proclamées en public et avec d'autres qui partagent les mêmes convictions sont souvent un moyen excellent pour affermir la Foi. C'est contre cette cérémonie que va se dresser l'opposition libérale. Les missionnaires ne céderont pas: ils peuvent s'appuyer sur la Constitution belge qui garantit la liberté de la religion et celle de son exercice public. Les missionnaires n'ont pas toujours su éviter certaines exagérations. Je me rappelle une mission où, lors de la plantation de la croix dans le cimetière, le prédicateur vitupéra contre la majorité socialiste très opposée au curé. Était-ce opportun, alors que nous avions un gouvernement de front national, composé des 3 grands partis traditionnels?

Je ne vais pas décrire longuement cette cérémonie connue de tous. La croix était plantée ici ou là dans la localité, suivant les circonstances. Une simple notification aux autorités communales suffisait. Elles prenaient les dispositions nécessaires pour assurer le bon ordre du cortège. Elles pouvaient s'y opposer pour des motifs graves, mais en cas de refus, on avait recours au Gouverneur de la province ou au Ministre de l'Intérieur qui, la plupart du temps, cassèrent l'arrêté communal.

L'émotion était à son comble: les gens pleuraient; ce fut rapporté par un témoin de la mission d'Esneux. Les missionnaires partaient, et ils partageaient et parfois suscitaient l'atmosphère émotionnelle de l'assistance. Mais ce que voulaient les Pères avant tout, c'était éveiller la volonté de persévérer dans les bonnes résolutions prises. A la fin de la prédication, le missionnaire demandait qu'on récitât l'acte de contrition, et les gens, le bras levé, en répétaient les paroles. On terminait par des consignes, des slogans: « Maudit soit le péché! », « Jésus Christ, miséricorde! », « Plutôt mourir mille fois que vous offenser encore! ». Arrivaient enfin la bénédiction papale et le *Te Deum*, puis on distribuait les souvenirs de mission.

5. *Départ des missionnaires*

Les missionnaires ne quittaient pas immédiatement la paroisse. Les communications étaient difficiles. Le premier chemin de fer belge fonctionnera en 1835, Bruxelles-Liège-frontière prussienne en 1843, Bruxelles-Paris par Mons, Douai, Amiens en 1846, les autres lignes plus tard. Quant à la diligence postale, elle était lente.

La dernière matinée était consacrée par les Pères à faire leurs préparatifs et à visiter certaines personnes malades.

L'après-midi, c'était le départ dans la joie, mais aussi dans la mélancolie de la séparation, surtout si la mission avait été une réussite. Les paroissiens venaient témoigner leur reconnaissance aux Pères. Si le résultat avait été quelque peu décevant, les adieux se passaient de façon plus discrète. Mais en général, l'enthousiasme était énorme. Les paroissiens de Flémalle-Haute, en 1837, accompagnèrent les Pères jusqu'à Flémalle-Grande. Ce fut touchant: félicitations, discours d'adieu, remerciements du curé. Certains voulurent même suivre les Pères jusqu'à Jemeppe où ils commençaient une nouvelle mission. Cela se passait dans la seule région hautement industrialisée de la Belgique, à cette époque, par l'installation de la firme John Cockerill. A ce moment, le pays était encore vraiment chrétien... dans la suite, on parlera de Jemeppe-la-rouge. Il est vrai que le Juif barbu de Trèves ne faisait pas encore parler de lui: Karl Marx n'avait pas encore publié son livre « *Das Kapital* ».

6. *Les renouvellements de mission*

Dans la pensée de saint Alphonse, ce qui devait contribuer le plus à la persévérance, c'était le renouvellement de la mission... Fin psychologue, notre fondateur y voyait un moyen de confirmer les gens dans le bien. C'est pourquoi il en fit une obligation à ses Pères. L'expérience prouvait que les effets en étaient excellents. Ces exercices devaient se donner plus de six mois après la mission elle-même. La durée d'un renouvellement variait de 4 jours (Momalle, 1838) à 9 jours (Tongres, 1839). Momalle, il est vrai, était une localité purement rurale, Tongres déjà une petite ville. Il faut ajouter qu'à Tongres, le renouvellement coïncidait avec la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption. Remarquons aussi que le nombre des renouvellements n'était pas nécessairement celui des missions.

7. *L'opposition aux missions*

De nombreuses oppositions se manifestèrent à l'oeuvre missionnaire. Disons-le tout de suite, le clergé ne fut pas immédiatement enthousiasmé par ce genre d'apostolat qui le bousculait quelque peu. Dans la région de Mons, nous l'avons mentionné plus haut, les curés

s'opposèrent longtemps aux prédications des Jésuites et des Rédemptoristes.

Il y a surtout l'opposition des « impies », comme on a coutume de dire. Il ne suffit pas de constater le fait, il faut tenter d'en trouver une explication. Et donc, un peu d'histoire...

Au moment de l'indépendance belge, la plupart des habitants sont catholiques. L'hostilité vouée aux Français fut souvent d'origine religieuse d'abord. Les populations étaient mécontentes de la politique religieuse, de la persécution déclenchée par la République et l'Empire. Ajoutons-y la conscription inaugurant les armées de masse: on devait partir en guerre contre des pays étrangers avec qui on avait toujours vécu en paix ou que nos populations connaissaient à peine... pour favoriser la politique de grandeur et de conquête française. Tout cela ne souriait pas à nos concitoyens qui ne rêvaient pas d'une concession à perpétuité dans les plaines glacées de Russie.

J'ai connu des familles qui pourraient relater qu'un de leurs ancêtres avait été arrêté et frappé d'une amende pour « délit » religieux, d'autres où vivait encore le souvenir d'un prêtre, religieux ou diocésain, caché dans la famille et y célébrant clandestinement la messe.

On ne doit donc pas s'étonner que beaucoup de Belges furent satisfaits de la défaite française à Waterloo. De nombreux Belges s'étaient enrôlés dans les armées alliées pour combattre le « bandit corse ».

Le concordat de Napoléon n'avait pas tout arrangé. Au contraire, il y eut de l'opposition à la hiérarchie nouvelle créée par Napoléon.

A côté de ces catholiques intransigeants, il y avait les « Libéraux ». Qui sont-ils? Beaucoup sont encore des croyants sincères et pratiquants. Ils se disent l'élite instruite de la population. Ils ne se rattachent pas directement, au début tout au moins, à l'idéal de la Révolution Française.

En 1789, excédée par les extravagances de celui que le roi de Prusse appelait « l'archi-sacristain du Saint Empire », l'empereur Joseph II, la Belgique fait la Révolution. C'est la création des « Etats belgiques unis ». Mais les révolutionnaires brabançons se divisent en deux tendances qui correspondent grosso modo aux Conservateurs et aux Libéraux. La division favorise l'empereur Léopold d'Autriche, frère et successeur de Joseph II qui reprend le pays en main. Après les régimes français et hollandais, les Belges, plus sages, et qui ont gardé mémoire de 1789-1790, pratiquent l'union sacrée. C'est le

temps de « l'unionisme ». Mais ces Libéraux, même catholiques pratiquants, ne veulent pas d'une mainmise trop forte du clergé sur la société civile. Ils ont voté une Constitution très libérale en matière religieuse, mais redoutent une intervention trop poussée des prêtres dans la vie publique. Le clergé doit être « sage » et laisser tout le monde en paix.

A côté de ces Libéraux modérés, d'autres sont franchement fanatiques, souvent franc-maçons et ennemis de la religion. Beaucoup d'entre eux occupent des situations sociales importantes, surtout dans le monde de la magistrature, car le régime hollandais les avait favorisés. Certains ont gardé la nostalgie de l'époque hollandaise et sont des adversaires plus ou moins larvés de l'indépendance belge. Ce sont les « Orangistes », assez nombreux dans les milieux industriels de la vallée de la Meuse.

Toutefois, entre les deux, il y a des tendances diverses. Malgré les condamnations de l'autorité ecclésiastique, nombre de maçons restent catholiques pratiquants. Théodore Verhaeghen, fondateur de l'Université de Bruxelles, veut en faire une institution modérée, il ne veut pas de lutte anticléricale, et l'enseignement doit être basé sur la croyance en un Etre suprême. Th. Verhaeghen restera pratiquant toute sa vie et aura des funérailles religieuses.

Conservateurs et Libéraux sont les seuls grands partis politiques. Les uns et les autres redoutent le suffrage universel. Seuls votent ceux qui paient un minimum de « cens » (suffrage censitaire), c'est-à-dire de contributions foncières. Les luttes électorales se limitent donc à un petit nombre d'électeurs. La presse est libre, mais son tirage est limité, une grande partie de la population étant illettrée. L'instruction se répandra peu à peu, mais l'obligation scolaire ne sera décrétée qu'en... 1914.

Peut-être pourra-t-on reprocher aux missionnaires de ne pas avoir tenu compte de ces mentalités. Ils venaient de pays où la population était en majorité catholique sans restriction ou, plus exactement, où les pratiquants étaient en majorité catholiques sans plus. Mais chez nous, on déteste les extrémismes et on est volontiers frondeur et critiqueur. Nous avons abhorré les régimes de Joseph II, de la Convention, du Directoire, du Consulat, de l'Empire, et de Guillaume, roi de Hollande. Nous aimons les compromis « à la Belge ». C'est pourquoi, la monarchie, telle que la concevait notre Constitution et que la pratiquèrent nos rois, nous plaisait.

Nos missionnaires venaient prêcher chez nous. Ils ont eu le grand mérite de ranimer la pratique religieuse. Personne ne le leur repro-

chera, mais peut-être certaines attaques contre l'impiété furent mal comprises. Tenons compte aussi de la mentalité des ultra-libéraux, franchement hostiles.

Alors, les deux tendances du libéralisme se sont peut-être unies. Nous aimons la tolérance. Des catholiques pratiquants sont amis de libéraux, voire de socialistes. Un bourgmestre du Hainaut, connu pour ses idées athées, s'informait des heures de messes auprès du curé parce qu'il avait des hôtes pratiquants, invitait le curé à toutes les cérémonies, à son jubilé de maiorat entre autres, et le curé... fit de même lors de son jubilé sacerdotal.

Une autre cause peut-être à cette opposition? Certains arguments développés dans les sermons n'étaient-ils pas un peu simples, trop simplistes même? L'écho n'en parvenait-il pas aux oreilles d'intellectuels ou de personnages qui se croyaient tels? Le XIX^e siècle est le siècle du Positivisme, de la Science et de l'Histoire. Les missionnaires n'ont-ils pas lancé des arguments contestables en ce qui touchait à ces domaines? Il faut reconnaître que la science historique catholique au XIX^e s. n'a pas beaucoup brillé, pour ne pas dire plus. On se contentait de synthèses telles que celles de Rohrbacher, de Darras, dont la lecture retentissait dans les réfectoires de communautés religieuses.

Rappelons enfin un autre groupe d'opposants: les milieux militaires. Ce fut le cas à la mission de Venlo évoquée plus haut. Le corps des officiers belges sera pendant longtemps de tendance fortement libérale. Les officiers catholiques ne seront au début que fort peu nombreux. Les catholiques seront longtemps antimilitaristes, prétendant que l'armée est corruptrice, génératrice d'immoralité. Nous avons parlé de tout cela plus haut.

Est-ce à dire que l'opposition était justifiée? Non! Nous avons le Droit constitutionnel pour nous. Peut-être eût-il été plus prudent de ne pas en profiter au-delà d'une certaine mesure.

* * *

Les quelques observations émises ici, même si elles prennent la forme de critiques, ne doivent pas nous empêcher d'admirer la grande oeuvre accomplie par nos premiers missionnaires. Ils ont contribué à ranimer la vie religieuse de nos concitoyens. Elle avait été mise en veilleuse, profondément perturbée par les différents régimes que nous avons subis en Belgique depuis la mort de l'impératrice Marie-Thérèse.

Certes, nos populations ont montré, sous ces différents régimes, un fervent attachement à la religion autant qu'à la liberté. Mais le Belge a facilement des idées libérales dans le bon sens du mot: des idées empreintes d'ouverture, de tolérance.

Une meilleure connaissance de la mentalité de notre pays — qu'il s'agisse de région wallonne ou de la région flamande — aurait peut-être évité certains déboires, certaines hostilités.

N'en faisons grief à personne: le but que s'étaient donné nos premiers missionnaires s'est avéré bénéfique pour la vie chrétienne de notre pays. C'est le principal.